

ARTICLES – ARTICOLI

CARLOS LÉVY

FIDÉLITÉ ET CHANGEMENT

Ce nouveau numéro de « Ciceroniana on line » (III, 1, 2019), réalisé grâce à l'inlassable activité d'Ermanno Malaspina, mérite que tout d'abord nous remercions ceux qui par leurs contributions, et donc par la confiance qu'ils nous ont accordée, ont permis que se poursuive une entreprise datant maintenant de plusieurs décennies, mais qui a connu dans ces dernières années à la fois une résurrection, une mutation et une extension.

Une résurrection parce que lorsque nous avons décidé que la SIAC, au lieu de créer une nouvelle revue, une de plus, tenterait de redonner vie à la série des *Ciceroniana*, on parlait de ceux-ci avec la *pietas* résignée que l'on éprouve pour les grands ancêtres arrachés trop tôt, mais inexorablement, à l'affection de leur entourage.

Une mutation aussi. Que l'on me permette de faire état ici d'un souvenir personnel. Après une étude détaillée de tous les enjeux intellectuels et matériels inhérents à l'entreprise, le Président Rousselot, Ermanno et moi-même nous étions parvenus à la conclusion que la seule solution réaliste passait par une publication en ligne. Je me rendis à Rome pour plaider cette transformation auprès du Conseil du *Centro di Studi Ciceroniani*, créé en 1957 par le Sénateur Andreotti, qui était détenteur du titre. Tout était impressionnant, le lieu, la présence des plus éminents représentants des études cicéroniennes, le cérémonial qui présidait aux séances. La discussion fut à la fois passionnée et toujours courtoise. Nombreux étaient ceux qui considéraient que la renonciation à l'édition imprimée représentait une facilité, une concession faite à un temps qui ne méritait que la distance, et parfois le mépris. Il valait mieux mourir glorieusement que de trahir le projet initial. Inlassablement je répétais qu'il ne s'agissait pas d'une trahison mais bien au contraire de l'expression dans des conditions différentes de la même exigeante et inébranlable fidélité. Nous eûmes gain de cause, grâce notamment à l'appui infiniment précieux du Président Gamberale, de G. Garbarino et de R.

Pierini. Ce débat, précisément parce qu'il avait été difficile, chacune des deux parties ayant sa logique et sa légitimité, nous créait une obligation de réussite d'autant plus ardente que nous n'ignorions rien des difficultés de la voie que nous avons choisi d'emprunter. Le pari est en train d'être gagné, ce numéro en est la meilleure preuve.

Dans le même temps il inaugure ce que j'ai appelé une extension. Comme tant d'autres, je déplore que le monde où nous vivons soit celui du changement permanent, *ad nauseam*. Les universitaires notamment savent qu'à peine une décision vient-elle d'être prise, on est prié de se conformer à la suivante, le plus souvent contradictoire par rapport à elle. Cela engendre une perte de temps, d'énergie, la conscience d'une diffraction du sens aboutissant à sa disparition, chacun en est conscient. Autant dire que nous avons beaucoup, beaucoup réfléchi avant de créer à l'intérieur de notre revue une section consacrée à la vie intellectuelle à Rome : *Intellectual Life at Rome and Beyond*.

Certains soutiendront que c'est là renoncer à ce qui faisait l'originalité de notre revue, la seule au monde à être consacrée à la personnalité de Cicéron et à sa pensée. Nous croyons que c'est tout le contraire, pour trois raisons au moins :

- Cicéron n'a jamais été un solitaire, même s'il a pu lui arriver d'avoir des moments de solitude, le plus souvent forcée. Dans sa vie politique, dans son activité philosophique, il a toujours tenu à se montrer en dialogue avec des amis, en confrontation avec des adversaires. Recréer le milieu intellectuel dans lequel lui-même a tenu à situer sa réflexion, ce n'est pas le marginaliser, mais bien au contraire le resituer à l'endroit précis où il a lui-même voulu se trouver. Le meilleur exemple en est peut-être celui de l'épicurisme, cette doctrine qui, objet de fascination et de répulsion à la fois, a irrigué toute sa vie intellectuelle. Peut-on oublier que c'est auprès de l'Épicurien Phèdre qu'il reçut sa première initiation à la philosophie ? Parler de Lucrèce c'est aussi, d'une manière ou d'une autre, parler aussi de Cicéron ;

- Cicéron, hanté par le passé glorieux de Rome, s'est toujours aussi soucieux de son avenir. En créant, contre l'avis de ses proches, une langue philosophique latine, en revendiquant, à la différence de Lucrèce, la fierté d'une latinité qu'il concevait comme un champ infiniment riche de virtualités qu'il fallait actualiser au moins autant par la volonté que par l'intellect, il a fait en sorte que tous les Romains qui

ont philosophé en langue latine furent ses fils linguistiques, comme on parle de fils spirituels, et donc ses héritiers. Sénèque le savait bien qui, tout en citant assez parcimonieusement l'Arpinate, car les fils ne reconnaissent pas toujours leur père, s'est profondément imprégné de la langue qu'il avait créée ;

- *last but not least*, le réalisme nous impose de ne pas ignorer la situation dans laquelle nous nous trouvons. Dans la plupart des pays, les études classiques ont connu et connaissent encore une chute vertigineuse : manque d'élèves, d'étudiants, de postes, d'attention de la part des gouvernements, dans un monde où l'humanisme se réduit souvent à un mot vide de contenu. Nous ne cherchons évidemment pas à faire oublier Cicéron, mais à faire en sorte que ceux qui autrement l'auraient oublié puissent arriver à lui par l'entremise de Lucrèce, de Sénèque ou, dans une autre langue, de Marc Aurèle. Grâce à P. Hadot et à M. Foucault les études sur le stoïcisme sont florissantes un peu partout. Mais l'un et l'autre ont fort peu parlé de Cicéron. Réaffirmer la dette du stoïcisme romain, de tout le stoïcisme romain à son égard, c'est donc tout à la fois un acte de justice et d'espoir.

Bienvenue donc à cette nouvelle formule, la même sous une autre forme.

